III

LA CHANSON DE L'AIRE NEUVE

— DIALECTE DE HAUTE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

L'aire neuve est par excellence la fête de l'agriculture. Lorsque la surface de l'aire n'est plus unie, et que les cailloux et les crevasses défendent au rouleau qui doit y recueillir le blé de glisser aisément, le laboureur fait publier une aire neuve. La veille du jour indiqué, quelques heures avant minuit, on voit des charettes, chargées de terre glaise et de barriques d'eau, se diriger en silence vers son habitation, et chercher derrière les arbres une position telle, qu'elles puissent, au coup de minuit, s'élancer dans l'aire, et gagner des rubans qui sont destinés aux premiers rendus.

Dès que l'aurore se lève, chaque cultivateur vient, à tour de rôle, déposer sur l'aire la terre dont sa charette est pleine; puis on y verse de l'eau, et l'on fait galoper en cercle, parmi le mortier que produit ce mélange, des chevaux dont les crins sont ornés de rubans aux couleurs éclatantes. Il est des cantons où l'on dresse une table au centre de l'aire; sur cette table on place un fauteuil; on enlève la plus belle jeune fille de l'assemblée; on l'y fait asseoir, et on ne la délivre que sur la promesse de quelque gracieuse rançon.

Huit jours après, quand l'aire, suffisamment foulée par les pieds des chevaux, est séchée, on y danse pour l'aplanir, et la fête recommence. Quelquefois des jeunes filles, portant sur la tête des vases remplis de lait ou de fleurs, ouvrent ces danses par une ronde; puis le biniou sonne, la bombarde y mêle ses notes plus sonores, et les chaînes des danseurs ne tardent pas à se mouvoir. Ces chaînes s'allongent insensiblement, se déploient, se croisent, au gré des instruments, s'enlacent, se replient sur elles-mêmes, se fuient, reviennent, se fuient encore, se déroulent et s'élancent avec une mesure parfaite.

Vers le soir, on se rend, au son de la musique, dans le verger voisin, pour assister aux luttes. Le fils aîné du paysan qui donne l'aire neuve marche en tête en élevant triomphalement une croix que domine un chapeau neuf orné de velours, de brillants et de chenille, et d'où flottent au vent des rubans et des ceintures de laine de mille couleurs : ce sont les prix; souvent on y ajoute un mouton. La croix est plantée au milieu du verger, le mouton est couché à ses pieds; on forme une enceinte au moyen de pieux et de cordes; les juges du combat s'y placent; la foule reste à l'extérieur. Si quelques personnes osent franchir l'enceinte, le fouet d'un jeune garçon, aux yeux bandés, comme la Justice, ou la poêle noire qu'il promène circulairement avec l'impartialité d'un aveugle, les force vite à reculer.

Un premier champion se présente : il a les cheveux noués sur le derrière de la tête, un simple caleçon et les pieds nus. Les enfants de douze

à quinze ans luttent d'abord, puis les jeunes gens, et enfin les hommes. Le lutteur, en entrant en lice, s'empare de l'un des prix, fait le tour de l'enceinte en le tenant élevé, et si personne ne se présente pour le lui disputer, il lui appartient. Mais on ne tarde pas à répondre au défi : les lutteurs s'approchent; ils commencent par se frapper dans la main en preuve de bonne amitié; ils s'adressent quelques mots à voix basse, font le signe de la croix, puis ils se saisissent mutuellement, ils se pressent, ils s'épient, ils essayent de se donner le croc-en-jambe, ils s'enlacent parfois et tombent ensemble : mais pour qu'il y ait victoire proclamée, il faut que l'un des deux champions renverse l'autre sur le dos. Alors un des juges s'élance, prend le vainqueur dans ses bras, et le montre à la foule qui le salue de ses bravos. J'ai vu, dans ces moments de triomphe, des mères franchir l'enceinte des luttes et offrir elles-mêmes leurs fils aux applaudissements du peuple.

Les lutteurs de Bretagne ont toujours été célèbres. Ils étaient autrefois entretenus aux frais de l'Etat; le connétable de Richemont, duc de Bretagne, en menait à sa suite lors de son voyage à Tours, et les fit jouter devant la cour de Charles VII.

Les seigneurs avaient aussi leurs lutteurs, qu'ils faisaient combattre les uns contre les autres dans les grandes cérémonies. Du Guesclin, dans sa jeunesse, ne dédaigna pas de se mesurer avec eux, à Rennes.

Les luttes terminées, on revient danser.

Il est rare que l'aire neuve ne fournisse pas aux poëtes bretons le sujet d'une chanson nouvelle; nous en avons vu un exemple aussi triste que dramatique dans la ballade du marquis de Guérand. Nous allons en donner une autre, mais d'une nature moins tragique; elle se chante en haute Cornouaille, et, si j'en juge par le refrain, elle a du être faite à Nizon.

Les miens étaient allés à l'aire neuve; et moi d'aller aussi avec eux, à la fête!

— Sonne, cloche de Nizon, sonne, sonne; sonne, cloche de Nizon, sonne, sonne!

Ils étaient allés à une aire neuve, au manoir; ce n'est pas moi qui serais resté à la maison!

— Sonne, cloche de Nizon, etc.

SON AL LEUR-NEVEZ

— IES KERNE HUEL —

Ma zud oa oet d'al leur-neve;
Ha me d'ho heul d'ar fest ive!
— Son, kloc'h Nizon,
Son, son,
Son, kloc'h Nizon

Son, son!
D'al leur-ne oant oet d'ar maner,
Fe vie bet gan-in chom er ger!
— Son, kloc'h Nizon, etc.

Les jeunes garçons n'y manquaient point, — sachez-le, — ni les jolies filles non plus.

Mon cœur bondissait d'entendre les ménétriers sonner.

Alors je vis danser une jeune fille. Elle était aussi éveillée qu'une tourterelle;

Ses yeux brillaient comme des gouttes de rosée sur une fleur d'épine blanche, à l'aurore,

Et ils étaient bleus comme la fleur du lin; ses dents aussi belles que des pierres fines;

Son air vif et joyeux; et elle de me regarder,

Et moi de la regarder, et moi d'aller, un peu après, l'inviter,

L'inviter pour un jabadao, et nous voilà en danse!

Comme nous dansions, je pressai sa petite main blanche;

Et elle de sourire, de sourire aussi doucement qu'un ange du paradis;

Et moi de lui sourire; et je n'aime plus qu'elle.

J'irai la voir, ce soir, et lui porterai un velours et une croix,

Un velours noir avec sa croix, que j'ai achetés à la foire de Saint-Nicolas,

---

Potred eno na vanke ket, [neubed.
Na merc'ked koant, — ho! — ken-

Dridal a ree ma c'halon
O kleout ar zonerien son.

Pa weliz eur plac'h o tansal,
Ken drant evel eunn durzunal;

He daoulagad evel glizin
War ar bleun spern-gwenn, da vintin,

Hag he ker glaz evel bleun-lin;
He dent ker kaer evel mein-fin;

He neuz ken drant ha ker laouen:
Hag hi mont da zellet ouz-en,

Ha me mont da zellet out-hi.

Ha me mont goude d'hi fedi,

D'hi fedi'vid eur jabadaou,
Ha ni war ann dachen hon daou!

Trema oamp gand ann abaden,
Me waske war hi dornik gwenn;

Hag hi c'hoarzin, c'hoarzin ken doux,
Hag eunn el eux ar baradoux;

Ha me mont da c'hoarzin out-hi;
Ha ne garann mui nemet-hi.

Ne ielo d'hi gwelet henoax,
Eur voulouz gan-in, hag eur groax;

Eur voulouzen du hag he c'hroax,
Prenet e foar Sant-Nikolax,

De Saint-Nicolas, notre grand patron; cela fera bien sur son petit cou nu;

Et de plus je lui porterai une bague d'argent pour mettre à son joli petit doigt,

Pour passer à son doigt, afin qu'elle pense à moi quelquefois.

En m'en revenant de chez ma douce, le vieux tailleur m'a rencontré;

J'ai rencontré le tailleur, et il a fait cette chanson.

— Sonne, cloche de Nizon, sonne, sonne!

NOTES

Saint Nicolas, patron des enfants dans toute la France, l'est en Bretagne des amoureux : ceux-ci lui font mille neuvaines pour qu'il les exauce ; ils lui enfoncent aussi, par dévotion, des épingles sans nombre dans les pieds, et ils ont l'habitude d'en remplir sa fontaine le jour de sa fête.

Le bon saint n'accepterait d'eux aucun présent plus considérable, car il sait, disent de vieilles rimes bretonnes, « que leur bourse est aussi vide d'argent que leur cœur plein d'amour. » D'ailleurs, leur épingle a bien quelque valeur : sans elle, comme le remarque naïvement un poëte populaire, le jeune homme ne peut souvent fumer sa pipe, le seul bien qu'il ait en ce monde; et, quant à la jeune fille, l'épingle qu'elle offre ferme sa collerette.

La chanson qu'on vient de lire n'est autre chose qu'une satire, quoiqu'elle n'ait pas l'air d'en être une; le vieux tailleur fait narguer par le jeune fou, coureur d'aires neuves, la cloche grave de la paroisse, qui l'appelle peut-être au catéchisme. Mais les traits malicieux de l'auteur sont trop légers pour faire de profondes blessures.

Sant-Nicolaz, hor patron braz,
A vo brao war hi gougik noaz;

Hag ouspen, eur walen argant
Da lakat war he bezik koant,

Da lakat war-n-han da vezou,
Ma zonjo enn on wechigou.

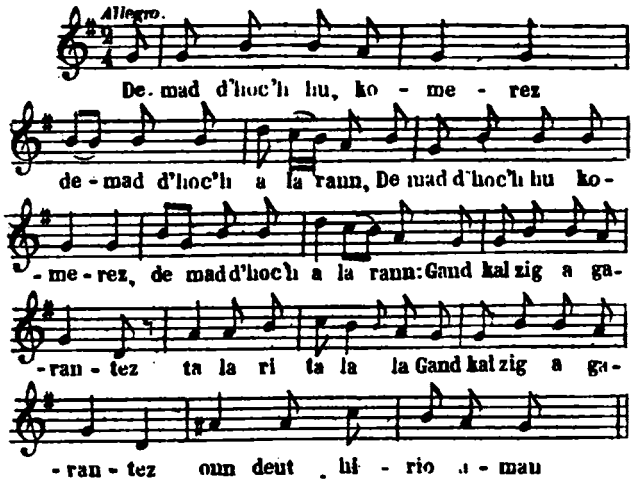
O tont endro a di ma dous,
Digouet gan-e 'r c'hemener kouz;

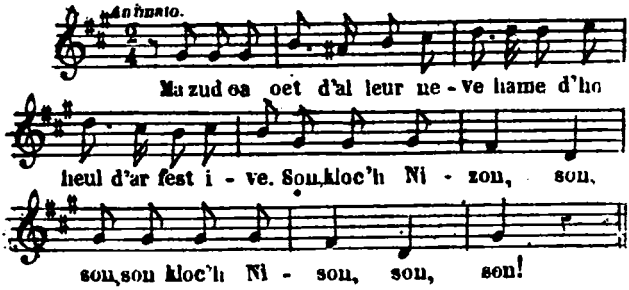
Ar c'hemener em eux kavet,
Hag ar zon-man en deux savet.

— Son, kloc'h Nizon,
Son, son!

CHANT DE LA FÊTE DE JUIN.

(SON FEST AR MIZ EVEN)



LA CHANSON DE L'AIRE NEUVE.

(SON AL LEUR NEVEZ)